

JOÃO TORDO

Lisbonne Mélodies

roman traduit du portugais
par Dominique Nédellec

ACTES SUD

It was as though our love were a small creature caught in a trap and bleeding to death: I had to shut my eyes and wring its neck.

GRAHAM GREENE,
The End of the Affair.

PREMIÈRE PARTIE

Il décida de prendre une année sabbatique, sans rien demander à personne. Il quitterait la ville et, pendant cette période, prévoyait de renoncer à la musique, qu'il pratiquait pourtant en professionnel depuis longtemps. Je veux surtout essayer de ne pas jouer, dit-il à Édouard, qui s'était fait renverser par une voiture la semaine d'avant, d'où la minerve et les béquilles. Ils se trouvaient dans un café bruyant de Côte-des-Neiges. Édouard lui jeta un regard de travers, avant de répliquer que c'était complètement idiot, car l'existence n'était pas si longue qu'on puisse l'amputer comme ça d'une année, une éternité à l'échelle d'une vie. Il ne fit aucun cas de sa remarque ; l'affaire était entendue, il le savait. La semaine suivante, il quitta Montréal ; son avion fit escale à Philadelphie et, après des retards à répétition, après avoir craint pour la vie de sa contrebasse entre les mains des bagagistes, il atterrit au bout de douze heures de vol dans une ville qui était la sienne, mais qu'il fut incapable de reconnaître.

“Lisbonne est sous la pluie”, lui lança quelqu'un, tout à trac, tandis qu'ils attendaient leurs bagages. Il tourna la tête et vit un type de petite taille, lunettes sur le bout du nez et moustaches couleur caramel.

Il répondit qu'il s'en fichait, qu'il aimait la pluie. L'homme haussa les épaules et préféra engager la conversation avec un autre passager. Il se rendit compte après coup qu'il avait parlé avec un drôle d'accent, en donnant une inflexion ridicule aux consonnes et en prononçant les voyelles d'une manière efféminée. Chargé de son énorme instrument, il franchit les portes à tambour de l'aéroport et trouva un pays détrempe, sous un ciel plombé, avec un horizon diffus où venait s'accrocher la mélancolique inconsistance des journées d'hiver. Il dut attendre un quart d'heure avant de trouver un taxi dont le coffre fût assez grand pour l'instrument. Écrasé de fatigue, courbaturé, il donna l'adresse au chauffeur et, pour sa première traversée de la ville depuis bien longtemps, somnola, la tête appuyée contre le revêtement miteux de la banquette en cuir ; il rêva d'un homme qu'il n'avait encore jamais rencontré et qui, sans qu'il puisse le savoir à cet instant, était en tout point son semblable et son contraire.

Il serra tendrement Julia dans ses bras. Sa sœur l'aida à transporter les valises à l'intérieur, puis, observant la boîte sombre d'une vingtaine de kilos qui la dépassait d'une bonne tête, appuyée contre l'ascenseur tel un monolithe attendant l'érosion, elle lui demanda :

“Où crois-tu que je vais pouvoir caser un truc pareil?”

Ils se décidèrent pour la chambre de son neveu. À cette heure-là, Mateus dormait. C'était une nuit de février. En entrant, Julia, le doigt sur la bouche, lui signifia de ne pas faire de bruit ; il posa l'instrument dans le coin le plus éloigné du lit de l'enfant. Sur une chaise, un clown, épaules affaissées et tête

baissée, lui rappela Édouard, sans qu'il sache pourquoi ; l'esprit un tant soit peu embrumé, il imagina le clown empoignant une trompette pour jouer une marche militaire, effrayant au passage le Spider-Man suspendu au dossier de la chaise. Il faillit s'esclaffer, mais n'en fit rien : chaque fois que lui venait l'envie de rire, la tristesse prenait le dessus, immanquablement.

Sa sœur lui demanda s'il voulait manger quelque chose. S'il n'avait pas trop sommeil, ils avaient une heure devant eux pour bavarder avant que son beau-frère se lève et parte au travail. Il déclina : il avait mangé dans l'avion (c'était faux) et avait un besoin urgent de dormir (il en serait incapable). Julia leva le bras comme pour lui caresser le visage mais, finalement, se contenta de refermer la porte de la chambre de Mateus.

“Tu dormiras sur le canapé du salon, lui dit-elle. Si tu te réveilles et que tu aperçois une inconnue, c'est la bonne. Elle s'appelle *Dulcinea*.”

Dulcinea, pensa Hugo, et il commença aussitôt à reconstruire, dans sa tête, une mélodie en *do* dièse.

Il avait occupé sa dernière semaine à Montréal à liquider ses dettes. Du moins, certaines d'entre elles. La première – parce qu'il lui restait encore cette dignité qui sert de signe de reconnaissance entre musiciens –, c'était celle contractée auprès de sa luthière. Catherine était jeune et jolie, elle habitait au deuxième étage d'un immeuble de la rue Jeanne-Mance, bordée de platanes marron l'automne et d'un vert intense l'été, où Hugo se rendait très fréquemment pour faire surveiller l'état de sa contrebasse vieille de cent trente ans. Il l'avait achetée dans une

vente aux enchères dans le centre-ville. À l'époque, elle lui avait coûté toutes ses économies plus une énorme somme qu'il avait dû emprunter, et elle était la préférée de la luthière. Son atelier (encombré d'instruments les plus divers, violoncelles démembrés, violons sans cordes, caisses de résonance enfoncées, éclats de bois et étais sur lesquels étaient constamment installées, tels des patients en attente de transplantation, des contrebasses à réparer) était comme un refuge pour de nombreux musiciens. Il s'acquitta de sa dette avec un chèque et une accolade. Il jura à Catherine que jamais il ne confierait son instrument à personne d'autre, qu'il attendrait la fin de son année sabbatique et que, d'ici là, il veillerait lui-même à changer les cordes, vérifier l'alignement de la touche, passer du graphite dans les encoches du chevalet où les cordes viennent se tendre. Catherine le serra contre son corps très maigre, en lui disant qu'il était bien le premier client qu'elle étreignait ainsi. Il sentit son parfum sucré monter depuis l'entrebâillement de son chemisier. Il eut envie de l'embrasser, mais résista à la tentation.

Il remboursa à Édouard le montant d'une vieille dette avec la caution que lui rendit le propriétaire de son logement. Il parvint, moyennant une petite gymnastique impliquant la vente de quatorze recueils de partitions et d'une vieille guitare acoustique, à effacer son ardoise au Upstairs, le bar de la rue MacKay où il avait ses habitudes et où il avait joué quelques fois, accompagné d'une chanteuse scandinave avec qui il avait eu une relation sans lendemain. Le plus compliqué, c'était la situation fâcheuse dans laquelle il se trouvait vis-à-vis de Boulay, qui l'appelait plusieurs fois par jour et n'arrêtait pas de laisser des messages

sur son répondeur. Ses messages, c'était du silence, ou un quasi-silence, entrecoupé par ce ronronnement caractéristique des gros fumeurs, une sorte de ronflement estompé, presque inaudible, qui pour Hugo évoquait toujours l'idée d'un adieu à la vie imminent. Boulay avait vécu à Moscou, où il avait travaillé comme tatoueur. Hugo voyait en lui une créature marquant de manière fatidique et indélébile l'existence de tous ceux qui étaient contraints d'entrer en contact avec lui. Comme un virus, ou l'élément déclencheur d'une maladie grave. Cependant, c'est pour une raison particulière que Hugo avait dû entrer en contact avec Boulay. À Montréal, le tatoueur prêtait de l'argent contre intérêts ; or, Hugo avait eu besoin de liquidités pour acheter sa contrebasse et satisfaire son début d'alcoolisme. L'alcool, à un moment de sa vie, était devenu une sorte de carburant qui lui donnait l'impression, si ce n'est d'être en vie, du moins d'être un zombie systématiquement applaudi de se trouver encore parmi les vivants. L'impression de continuer à respirer, d'être capable de sentir, d'avoir l'adresse nécessaire pour lever le bras gauche et presser de sa main, conque délicate et rude à la fois, les cordes qui faisaient résonner cette grosse caisse marron, dont les sons servaient de points d'appui aux autres musiciens. Il avait trouvé dans la boisson une source quasi permanente d'inspiration, tandis que dans son corps, comme soumis à la privation en pleine traversée du désert, chaque cellule pourrissait, chaque organe se déracinait, chaque goutte de sang – matière aigre et toxique – était souillée, contaminée. Huit années s'étaient écoulées de la sorte. Boulay s'était enrichi ; Hugo était devenu le plus pauvre des musiciens,

contraint d'abandonner le centre-ville pour emménager au troisième étage d'un immeuble du quartier Saint-Henri, avec vue sur une ligne de chemin de fer, et un petit balcon où il fumait ses roulées, envahi par des pigeons déféquant à ses pieds, indifférents à sa présence, ignorant son humanité, raillant sa condition. Quand, à Lisbonne, il se souvint de ces heures passées sur le balcon – sans avoir la force de se relever et d'affronter la réalité, cerné par les créatures les plus stupides de l'univers, marchant pieds nus dans leurs fientes –, il s'enroula dans la couverture que sa sœur lui avait donnée, le menton blotti contre la poitrine, accablé de honte. Une honte telle qu'elle se transforma en absence – absence de conscience, absence de soi, pure absence : il disparut sous la couverture, comme s'il s'agissait non pas d'un bout d'étoffe, mais de l'accessoire d'un prestidigitateur.

À plusieurs reprises, il avait pensé pouvoir rompre avec cette vie. Il s'en était vraiment cru capable. Chaque fois qu'il regardait cette contrebasse qui avait l'âge de son arrière-grand-père, couchée sur le sol de son appartement de Saint-Henri telle une femelle au repos sur ses larges hanches – il l'avait surnommée Nutella, à cause de sa couleur chocolat noisette et de sa douce patine miellée –, elle déclenchait en lui un sursaut moral. Il avait le devoir, non pas vis-à-vis de lui-même, mais vis-à-vis de la musique, de veiller à ce que cet instrument reste en vie, prêt à jouer, à résonner et à faire honneur à son créateur qui, en l'obscur année 1882, l'avait fabriqué dans un atelier de Bohême. Qu'il se montre négligent et c'était la mort assurée pour sa contrebasse. Un accident est vite arrivé, l'avait prévenu Catherine plus d'une fois. Tu veux la rhabiller rapido après un concert et bam,

les chevilles vont taper par terre. Pressé de remonter d'une cave, tu la portes dans les escaliers et voilà qu'elle te glisse entre les mains. Tu l'installes dans un taxi et, comme tu es beurré, tu oublies de refermer le coffre : il ne te reste plus qu'à aller la récupérer sur l'asphalte, une seconde avant qu'elle se fasse écraser par une voiture. Autant de mésaventures qu'il avait effectivement vécues.

Mais, il avait beau essayer – et son instrument et sa musique avaient beau en pâtir –, pas moyen de se débarrasser ni de l'alcool, ni de son créancier, ni de l'angoisse du lendemain. Il était accro, il l'avait admis devant Édouard ; accro, principalement, à l'angoisse – ce qui était ridicule et peut-être paradoxal, mais humain aussi. Avec son ami, qui ne buvait pas, ne fumait pas et était probablement le seul musicien de la ville à mener une vie paisible à Rosemont avec une femme charmante et leurs deux bambins, il évoqua ces doutes qui l'avaient toujours assailli ; sa mère le lui confirmerait par la suite. Après le lycée, il s'était senti terrorisé face aux infinies possibilités qui s'offraient à lui dans la vie. Il était tétanisé par l'obligation qui lui était faite de préparer l'avenir, d'entreprendre des études, de se choisir un rôle pour toujours au lieu de n'en jouer aucun pour l'instant. Il avait donc préféré partir sillonner l'Europe, pendant plusieurs mois, à bord de la voiture toute déginglée de sa petite amie de l'époque. À son retour, il prit conscience que tous ses amis avaient intégré l'université. Il prit également conscience qu'il lui manquait quelque chose et que jamais aucune carrière ne saurait combler un tel manque, qu'il en souffrirait toujours. Il prit conscience qu'il était incomplet, insuffisant pour lui-même et que, s'il ne se mettait

pas en quête de cette chose qui lui manquait, c'est parce qu'il redoutait de faire la pire des découvertes.

Lorsqu'il quitta Montréal, en cette journée de février, Hugo était convaincu d'avoir une nouvelle fois menti. Il ne quittait pas la ville à cause de ses mauvaises habitudes, il n'abandonnait pas la vie de ces treize dernières années parce qu'il était fauché comme les blés. Il l'abandonnait parce qu'il avait échoué. Il avait eu des ambitions à une époque ; il avait voulu être plus qu'un vagabond errant de ville en ville, enchaînant les petits boulots, avec une habileté remarquable et une implication minimale, survivant sans la moindre perspective. Il avait la trentaine quand il avait débarqué à Montréal, sur les conseils d'un ami irlandais, rencontré lors d'un séjour à Dublin – il se rappelait souvent le Stag's Head, un pub où il avait travaillé comme serveur –, qui l'avait entraîné au Festival de Jazz, un genre musical dont Hugo pensait qu'il ne l'attirait guère, mais auquel, à vrai dire, il n'avait jamais offert la moindre chance. Au milieu de cent mille personnes, il avait vu le concert d'un célèbre guitariste américain avenue McGill et décidé qu'il voulait devenir musicien ; lorsqu'il avait assisté, tous les soirs du festival, aux concerts de Charlie Haden, accompagné de musiciens différents à chaque session, il était tombé amoureux du son, du timbre, des courbes et du volume de sa contrebasse. Son ami irlandais avait quitté Montréal et lui était resté. Au bout de presque trente années pendant lesquelles il s'était senti irrémédiablement seul et perdu, Hugo pensait avoir enfin trouvé un havre de paix, la panacée contre son angoisse chronique. La musique n'était

pas une nouveauté absolue dans sa vie : adolescent, il avait bien appris à jouer de la guitare, mais plutôt dans l'optique puérile d'essayer de plaire aux filles du lycée. Inspiré par la ville et le festival, il avait résolu de rester. Il avait habité dans un premier appartement, à Concordia, en colocation avec trois étudiants. L'un d'eux fréquentait le cours de composition de l'université McGill et lui avait donné de précieux conseils : où étudier, où chercher un instrument, comment vivre de la musique. L'époque était peut-être différente, pensait désormais Hugo ; peut-être qu'alors le monde était plus simple, ou qu'avoir à assurer sa subsistance était secondaire comparé à cette passion pour la vie qu'il venait de se découvrir.

Il lui avait fallu moins d'un an pour commencer à jouer dans des bars de la ville, avec des musiciens jeunes et moins jeunes, dans les formations les plus diverses. On ne trouvait pas un contrebassiste aussi facilement qu'un guitariste ou un chanteur. Douze ans plus tard, la courbe ascendante de sa carrière avait depuis longtemps atteint son point d'inflexion, pour d'abord amorcer une chute, puis, à un moment donné, plonger à pic, avec le dramatisme d'une fugue de Bach en *sol* mineur.

“Qu'est-ce que t'es en train de faire?”

La phrase fut immédiatement suivie d'une autre :

“T'es qui?”

Il se retourna et vit Mateus. Pour un peu, il en aurait lâché Nutella, contre laquelle il était blotti tel un grand enfant tout juste éveillé d'un cauchemar, le pyjama trempé sous le coup de la peur. Il avait somnolé, entendu des voix, puis il avait fait un rêve cruel et s'était finalement réveillé en sursaut. À

peine levé, il était allé chercher sa contrebasse dans la chambre du petit. L'appartement était vide et silencieux. Il avait ouvert l'étui et examiné Nutella avec la peine d'un père attentionné, parcourant du regard les jointures fissurées et enfoncées, le vernis craquelé, les ouïes endommagées. L'avion est sans pitié avec les instruments, surtout ceux de cette taille-là. Au moment de la soulever, il l'avait trouvée bien légère. C'est une chose qui l'avait toujours stupéfait au long de toutes ces années : la légèreté comme contrepoinct au gabarit, une balance fortement déséquilibrée, une équation quasi impossible. Il s'était mis en position derrière la caisse, avait levé le bras gauche en décrivant une courbe presque parfaite, et fait entendre les premières notes. L'instrument sonnait horriblement faux. Il avait dû passer un long moment à l'accorder et à monter et descendre les gammes car, soudain, le jour avait décliné à travers les fenêtres du séjour, et il entendit derrière lui une voix d'enfant l'interroger :

“Qu'est-ce que t'es en train de faire?”

Il se retourna et s'efforça de sourire, mais le résultat ne fut sans doute pas très engageant, car Mateus eut un imperceptible mouvement de recul.

“Rien de spécial. Je m'occupe juste de mon ami.”

À la seconde question il répondit qu'il était son oncle, celui qui vivait à l'étranger. Mateus, cartable sur le dos, finit par baisser la garde et s'approcha. Il avança, pas à pas, en direction de la contrebasse et, de sa petite main potelée – trop potelée pour un enfant de cinq ans –, effleura la caisse cicatrisée de l'instrument.

“Et comment il s'appelle ton ami?”

— Nutella.”

Mateus sourit, d'un large et grand sourire, un sourire de lait. Il lui manquait une dent de devant.

“C'est bon les tartines au Nutella.”

Hugo leva le bras gauche et joua *The Sailor's Hornpipe*. Mateus se mit à rire.

“C'est pas trop de ton époque, ça, dit l'oncle.

— C'est la musique de Popeye, répondit Mateus qui posa son cartable et s'installa sur le canapé. Joue un autre morceau”, demanda-t-il.

Hugo inspira profondément et regarda par la fenêtre. La pluie s'était arrêtée, mais un nuage gris, en forme de cerveau, planait maintenant au-dessus du pont, recouvrant la ville d'une ombre oppressante.

Il plaqua son petit doigt sur le *do* dièse et commença à jouer la composition sur laquelle il était en train de travailler. Lors de la première tentative, il rata quelques notes. Il essaya de reprendre. Mateus le regardait comme un extraterrestre agrippé à un vaisseau spatial d'un autre âge. La dernière fois que Hugo l'avait vu, son neveu avait deux ans. À l'époque, il travaillait déjà sur ce thème, une mélodie persistante, qui lui revenait à l'esprit à tout moment, en toutes circonstances. Sa vie déréglée, chaotique, l'avait empêché d'en venir à bout, c'est pourquoi sa composition restait en grande part évolutive, se transformait au gré des heures, des jours, des lieux, de son état d'esprit. Désormais, avait-il décidé, elle s'appellerait *Dulcinea*. Il monta la gamme de *do* dièse, agita sa main gauche, puis recommença. Le silence dans le séjour céda la place à des notes fermes, précises, sonores. Mateus, qui avait la braguette ouverte, était bouche bée. Hugo joua quelques minutes, puis s'interrompit de nouveau : la mélodie semblait s'arrêter là, pour une raison mystérieuse ;

elle semblait se dissiper comme s'il y avait eu un point de fuite musical, une note inaccessible ne se trouvant nulle part sur la longue touche de son instrument. Il se rendit compte qu'il avait fermé les yeux. Quand il les rouvrit, une femme se trouvait devant lui.

Hugo lâcha le manche de la contrebasse et tint l'instrument plaqué contre sa hanche. Elle était pâle, brune – ou pas tout à fait brune, car ses cheveux prenaient à leur extrémité une couleur noisette, très proche de celle de la caisse de résonance qu'il tenait contre lui –, et très jeune. Elle avait un torchon de cuisine dans la main droite, qu'elle tortillait avec les doigts de sa main gauche. Elle lui donna du “monsieur”, avec un léger accent provincial qu'estompait l'autorité de la capitale.

“Vous voulez manger quelque chose, monsieur ?” demanda la jeune femme.

— Je n'ai pas faim”, répondit Hugo. Avant d'oser un : “Merci, Dulcinea.”

Elle sourit lorsqu'il prononça son prénom.

“C'était beau ce que vous jouiez”, enchaîna Dulcinea, en s'approchant de Mateus pour lui remonter le pantalon et boutonner sa braguette. Mateus souriait. Hugo sentit, sans savoir pourquoi, qu'il était fondamental de détourner le regard. Il vit le nuage gris s'approcher, poussé par les vents du sud vers le cœur de la ville, le cerveau de Dieu bringuebalé au gré des violentes bourrasques de l'hiver.

“Ça fait déjà un moment que je travaille à la composition de ce thème, mais je ne sais pas comment le terminer”, confia-t-il.

Dulcinea se releva et donna la main à l'enfant.

“Comment s'appelle-t-il ?”